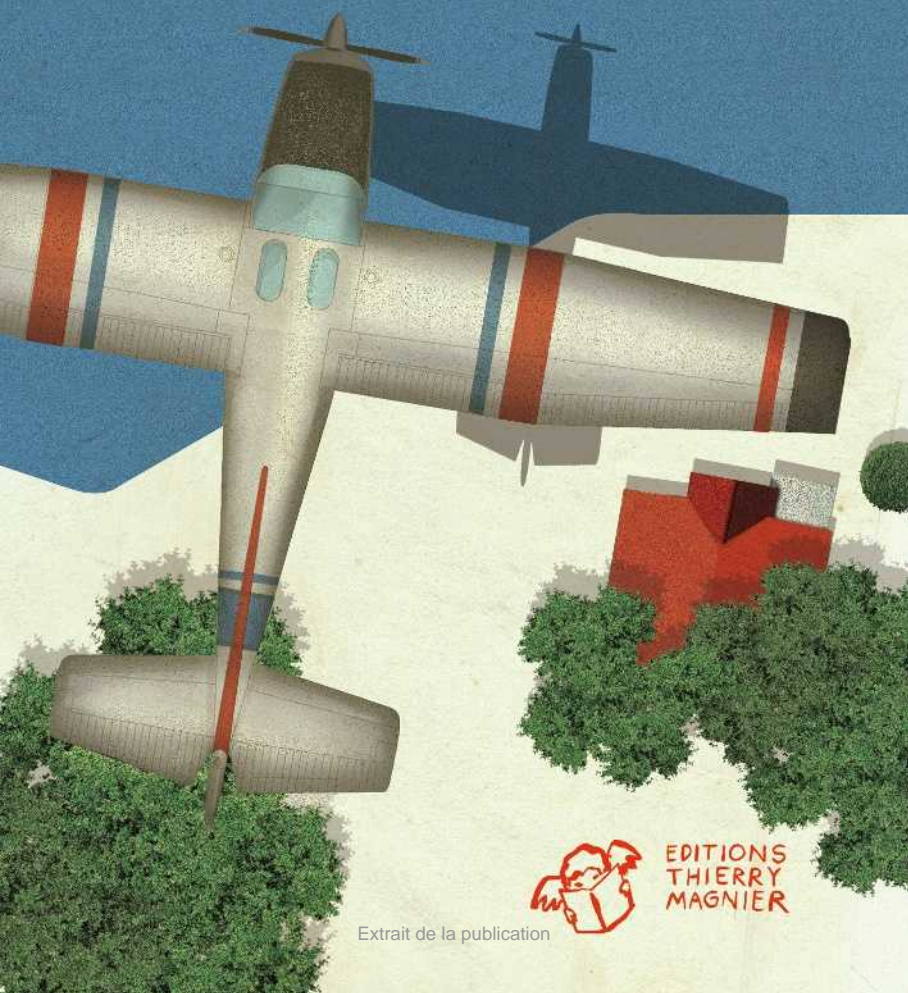


Pascale Maret

ROMAN

LA VÉRITABLE HISTOIRE D'HARRISON TRAVIS

hors-la-loi, racontée par lui-même



EDITIONS
THIERRY
MAGNIER

Extrait de la publication

La véritable histoire d'Harrison Travis, hors-la-loi, racontée par lui-même

Pascale Maret

Roman

Illustration de couverture
de Véronique Figuière



EDITIONS
THIERRY
MAGNIER

**Roman inspiré de l'histoire vraie
d'un garçon qui a vécu seul pendant
des mois sur un archipel près de Seattle.
À seize ans, Harrison abandonne l'école
et choisit la liberté, campant dans
la forêt, squattant les villas inoccupées,
piquant de quoi se nourrir ou se distraire.
Son rêve : s'envoler aux commandes
d'un des avions qui font la navette
entre l'archipel et le continent.
Mais la justice le rattrape, et ses balades
se transforment en cavale.
Le FBI aux trousses, Harrison se lance
dans une fuite en avant à travers l'Ouest
américain, à pied, en voiture, en bateau...
et même en avion.**

Collection animée par Soazig Le Bail,
assistée de Claire Beltier.

**La véritable histoire
d'Harrison Travis,
hors-la-loi, racontée
par lui-même**

Table des matières

Mon chien	9
L'école	18
Mes débuts comme voleur	26
Les avions	34
Comment je suis parti en cavale	38
La fin de ma première cavale	44
De Riverview à Mansfield	56
Mon retour à Maillico	61
L'histoire de la Mercedes	72
J'ai changé d'île	77
Mon premier vol	86
Chez Jim l'Indien	94
Spokane	102
Petit séjour au trailer	109
De San Pedro à Richmond, avec une escale express à Barton	116
Le Parc national de Wopatchee	124
Mon tour en Idaho	133
Le joli petit Cessna 152 et ce que j'en ai fait	139
Ma dernière visite au trailer	146
Fête de famille	152

Vol de nuit	160
Le bout du voyage	164
C'est fini	173
Et maintenant?	179
Postface.....	186
Remerciements.....	187

Pour Toé.

J'ai décidé d'écrire ma vie, alors voilà, j'y vais.

En fait, c'est l'autre requin du *Washington News* qui m'a donné l'idée. Il voulait qu'on se rencontre une fois par semaine : je lui aurais raconté, et lui, il aurait mis mon histoire noir sur blanc. Mais je commence à bien les connaître, ces journalistes fouille-merde, ils ont assez pondu de conneries sur moi. Alors tant qu'à faire, je me suis dit qu'il valait mieux que je m'en charge moi-même.

« C'est une bonne idée, mec, il m'a dit, Alex, ça t'occupera, et en plus ça peut te rapporter du blé. » C'est sûr que j'ai du temps de reste mais, pour ce qui est du blé, je suis pas certain de vouloir en gagner avec ça.

Le problème, c'est que je sais pas trop par où commencer. Il s'est passé tellement de trucs dans ma vie. Pourtant, j'ai que dix-neuf ans.

Je suppose que je devrais démarrer avec ma naissance, mais ça me plaît pas trop de penser à quand je suis sorti tout gluant, et que je me suis mis à brailler. Non, j'ai plutôt envie de commencer par un truc bien qui m'est arrivé, un moment où j'étais super content. Par exemple quand j'ai eu mon chien. Ça serait le premier chapitre et je l'appellerais : « Mon chien ».

Mon chien

C'est Mike qui me l'avait donné, ce chien. Un soir, il s'est pointé au trailer avec cette boule de poils et il m'a dit : « J'ai comme l'impression que tu aimes bien les animaux, Harry, alors, c'est pour toi. » À l'époque, je le connaissais pas beaucoup, Mike, il venait au trailer de temps en temps et le week-end il sortait ma mère, mais de ce moment, je l'ai trouvé sympa.

Le chiot était super craquant, un mélange de golden retriever et de bâtard, avec des oreilles tombantes, des yeux tendres et un poil plus doux que tout ce que j'avais pu toucher avant. Je l'ai appelé Donut, parce qu'il avait la couleur d'un donut bien doré, et parce que j'adorais les donuts. Je les adore toujours, d'ailleurs.

Bien sûr, ma mère a piqué une crise et elle a incendié Mike : « J'en veux pas de ce foutu clébard ! Tu penses que j'ai du fric à balancer pour nourrir un chien ? Et qu'est-ce que tu te crois permis, d'apporter comme ça un animal chez moi ? J'vais lui flanquer un coup de fusil, voilà ce que j'vais faire ! », etc. Quand ma mère

se fout en rogne, ça dure. Mais Mike était un type cool. Il l'a laissée brailler, puis il lui a promis qu'il se chargerait de la bouffe du chien et il est allé chercher un pack de bières dans sa bagnole. Quand elle a vu les bières, ma mère s'est calmée. « Ce gosse, il a personne avec qui jouer, il a dit, Mike, ça lui fera de la compagnie d'avoir un chien. »

Jamais j'avais été aussi content. J'ai installé Donut dans l'épave de la Ford. La Chevrolet aurait été plus confortable mais elle était trop loin du trailer et je voulais pouvoir l'entendre s'il y avait un problème. Et il y a eu un problème. Quand je l'ai enfermé dans la bagnole (en faisant gaffe à laisser un filet d'air, bien sûr), il s'est mis à pleurer comme font les chiens. « M'man, j'ai dit, il a peur tout seul, est-ce qu'il pourrait pas dormir avec moi au début, c'est qu'un chiot ? » Inutile de dire qu'elle a pas voulu, elle était en rogne, à cause du bruit, et elle s'est mise à gueuler : « T'as intérêt à le faire taire, ce foutu chien, sinon ça sera vite réglé ! » Je savais ce qu'elle voulait dire par là. Alors j'ai pris mon sac de couchage et je suis allé dormir dans la Ford. Heureusement, c'était en juillet.

Donut et moi, on s'est pas quittés de tout l'été. J'étais pas grand, à l'époque, sept ans, mais je commençais déjà à vadrouiller assez loin. Notre trailer est planté dans un coin paumé, au sud-est de l'île, à l'intérieur des terres. Le nord

est nettement plus peuplé, parce que le pont qui nous relie au continent est au nord. C'est là que se trouve la ville, Whitehaven, avec les magasins, le port, les ateliers, les hôtels et les bars. Par contre la pointe sud est vraiment sauvage : les gens friqués ont construit de grosses villas sur les plages, mais à l'intérieur il y a que des bois et pas grand monde dedans. Ça me paraissait à l'époque un immense territoire, mais je me rends compte maintenant que Maillico Island est une toute petite île : vingt-cinq kilomètres du nord au sud, et beaucoup moins en largeur. La pointe sud, là où ma mère habite, elle doit faire cinq kilomètres de large, maximum. Ça me faisait en tout cas un super terrain d'aventures où partir en exploration.

Quand j'ai eu Donut, j'avais déjà repéré les environs jusqu'à Blue Moon Beach à l'est, Tulalip Bay au sud et Cassidy Lane à l'ouest. Du côté de Blue Moon Beach, c'est là que les plages sont les mieux et qu'on trouve les plus belles résidences secondaires. Hors saison, je me faufile dans leurs jardins, surtout ceux qui avaient des balançoires. Il y en avait un où j'aimais surtout aller, parce qu'ils avaient construit une super cabane dans un grand arbre. Pas juste trois branches mal ficelées, non, une vraie petite maison en planches, avec des bancs et une table à l'intérieur, et une échelle pour y grimper. Avec Donut, quand il a été un peu plus grand,

j'ai poussé encore plus loin, jusqu'à Windham Bay et la transversale sud. On partait des journées entières tous les deux, on rentrait qu'à la nuit. Ma mère disait rien, elle avait l'habitude et puis elle s'est jamais fait de souci pour moi, elle sait que je me débrouille. Ça l'énervait que je sois dans ses pattes de toute façon et si c'était pour la voir fumer et siffler des bières et l'entendre râler, on était aussi bien dans les bois.

En été, j'allais sur la plage aussi, de bonne heure, avant qu'il y ait trop de touristes. J'aimais pas la façon dont ils me regardaient. Mais je dois dire que grâce à Donut, ça s'est amélioré : les enfants venaient le caresser et il y en a qui se sont mis à me parler. Je me souviens surtout d'une famille, les Trudy, ils venaient de Spokane. Ils étaient quatre enfants et il y avait une fille à peu près de mon âge, Lucy ; je la trouvais très jolie avec ses cheveux châtain bouclés et ses yeux bleus. Un jour, Mme Trudy m'a invité à partager leur pique-nique. « Tu as un sacré appétit, mon garçon », M. Trudy a fait remarquer. J'avais toujours faim à cette époque, faut dire qu'au trailer il y avait jamais grand-chose au frigo, à part des bières. Et moi, c'est vrai, j'ai un sacré appétit, comme avait dit M. Trudy. Le premier truc que j'ai piqué dans ma vie, d'ailleurs, c'est une pizza.

Mais non, là ça va pas, j'étais parti pour écrire un chapitre sur mon chien, et puis je parle d'autre chose. Je sens que ça va être difficile de raconter sans tout mélanger. Il va falloir que je suive un ordre.

Donc, mon chien, Donut. Comme je disais, on s'est pas quittés de l'été. Et quand il a fallu que je retourne à l'école, à la rentrée, ça m'a paru encore plus dur que les autres années. Au début, Donut courait comme un fou derrière le car du ramassage scolaire, j'avais peur qu'il se fasse écraser. Et puis il a compris que je revenais le soir. Il était super intelligent, comme chien. Il m'accompagnait à l'arrêt du car le matin et puis il passait sa journée à vadrouiller à droite à gauche mais en général quand le car me redéposait à l'embranchement de Cassidy Lane, il était là à m'attendre. Si je le voyais pas à l'arrêt du car, tout frétilant, c'est que ma mère était partie pour la journée et qu'elle l'avait attaché devant le trailer pour « garder la propriété » comme elle disait. C'était vraiment n'importe quoi parce que Donut avait rien d'un chien de garde, il était pas hargneux du tout et il se montrait plutôt amical avec les gens. De toute façon, je me demande qui aurait bien pu vouloir rentrer chez nous pour piquer quelque chose vu que « la propriété » a tout d'un dépotoir. Mais ma mère aime pas qu'on vienne traîner autour

de chez elle. À l'entrée du chemin, elle a mis un panneau : *Propriété privée, défense d'entrer, danger de mort*, avec une tête de mort dessinée. C'est pas des menaces en l'air : elle hésiterait pas à se servir du fusil. Les flics et les journalistes qui se sont pointés au trailer ces dernières années à cause de moi ont eu de la chance qu'elle l'ait pas fait.

Mais heureusement, ça arrivait pas souvent qu'elle se barre en laissant Donut à la chaîne. Des fois, elle allait passer la journée avec Mike, ou elle allait faire un petit boulot en ville, mais la plupart du temps, elle restait là et Donut était libre. Dès que je revenais de l'école on partait se balader tous les deux, souvent du côté de Blue Moon Beach : on jouait sur la plage ou s'il faisait trop moche on grimpeait dans la cabane de l'arbre. Même quand le froid est arrivé on restait dehors jusqu'à ce qu'il fasse nuit noire ; je préférais ça qu'être coincé avec ma mère dans l'espace étroit du trailer. C'est sûrement pour ça que j'ai jamais eu de problème plus tard quand j'ai dû passer des semaines dehors.

Oui, c'était un bon moment dans ma vie. Mike passait au moins une fois par semaine apporter un sac de croquettes pour Donut et des os qu'un pote à lui qui travaillait à Fresh-market lui filait. Il apportait aussi de la bouffe pour nous, des yaourts juste périmés, des boîtes d'œufs où il y en avait un de cassé et ce genre

de trucs fournis par son copain de Freshmarket. Quand il se pointait, ma mère me jetait son fameux coup d'œil qui veut dire « Dégage ! » et je savais que je devais disparaître pour un bon moment, le temps qu'ils s'envoient en l'air. J'étais pas innocent : Mike était pas le premier mec à venir au trailer. Mais c'était de loin le plus sympa. Il bossait au port, je sais pas trop bien à quoi exactement. Autour des camions sûrement, parce que c'est un camion qui l'a écrasé, un an environ je pense après qu'il m'a eu donné Donut. Ça m'a fichu un sale coup, je dois dire. Je m'étais attaché à lui, et lui, je crois qu'il s'était attaché à moi. Peut-être parce qu'il avait un fils, un peu plus grand que moi, et qu'il le voyait presque plus depuis qu'il avait divorcé et que sa femme s'était barrée sur le continent. Je vais pas dire que j'en étais venu à le considérer comme mon père, mais en tout cas il a été pour moi ce qui s'approchait le plus d'un père. Après il y a eu aussi Jim l'Indien, mais quand j'ai rencontré Jim, j'avais dix-sept ans, c'était un peu tard et d'ailleurs à ce moment-là j'avais rencontré mon vrai père et vu comme ça s'était passé...

Enfin bon, voilà que je recommence à mélanger l'histoire, j'en suis pas encore là, j'en suis même très loin.

On est pas allés à l'enterrement. Ma mère avait pas dessoûlé de trois jours et elle aurait pas été en état, mais même sans ça je crois pas qu'elle y serait allée : les cérémonies en tout genre, les réunions sociales où il faut faire des politesses, ç'a jamais été son genre. Moi je suis parti avec Donut et mon sac de couchage et j'ai dormi deux nuits dans les bois. À partir de ce moment, je me suis mis à aimer encore plus ce chien, mais ça devenait difficile de le nourrir, avec Mike qui était plus là pour nous apporter de la bouffe, et ma mère qui se mettait dans des colères pas possibles dès que je demandais à manger pour lui. Donut s'est mis à faire les poubelles et c'est sans doute comme ça qu'il a chopé une saloperie parce qu'à l'automne de l'année suivante il est tombé malade. Il avait mal, il gémissait, couché sur la banquette arrière de la Ford, sans pouvoir se lever. J'ai supplié ma mère de l'emmener chez le vétérinaire, j'ai même pleuré, moi qui pleurais jamais, mais ça l'a mise encore plus en pétard. Elle a décroché le fusil en disant qu'elle allait régler le problème une bonne fois pour toutes. Je lui ai barré le chemin et quand elle a voulu me taper avec la crosse, je lui ai arraché le fusil des mains. J'avais presque dix ans et, comme j'ai dit, j'ai toujours été grand et costaud pour mon âge. Et elle, elle tenait pas trop sur ses jambes ce jour-là. Alors elle a laissé tomber. Donut a agonisé si longtemps que

j'ai presque regretté d'avoir empêché ma mère de le descendre.

J'ai jamais eu d'autre animal à moi et j'ai jamais oublié Donut. C'est en pensant à lui qu'il y a un an, quand j'étais en cavale du côté de Jackson, j'ai glissé un billet de cent dollars dans la boîte aux lettres d'un vétérinaire, avec un mot où j'avais écrit : *Pour soigner les animaux.* Mais ça, c'est une autre histoire, ou plutôt un autre chapitre.

Si Donut a tellement compté pour moi, c'est que, comme Mike l'avait bien remarqué, j'avais pas grand monde avec qui jouer. Il y a pas beaucoup d'habitants dans notre coin de l'île; la plus proche voisine est la vieille Mme Jercinski, et après c'est les Danes, qui sont à plus d'un kilomètre et à qui ma mère parle pas. Bien sûr, il y avait l'école, mais j'avais pas trop de copains. À vrai dire, l'école, c'était pas un endroit où je me sentais à l'aise et j'aime pas beaucoup y repenser mais peut-être ça serait bien que j'en parle un peu si je veux raconter ma vie, parce que j'y ai passé quand même pas mal de temps. Ça pourrait faire le chapitre deux.

L'école

L'école primaire numéro 305 du district de Westwood est à environ huit kilomètres au nord de chez ma mère. Je marchais jusqu'à l'embranchement de Cassidy Lane et là j'attendais le car de ramassage scolaire. À cet arrêt, il y avait aussi John et Emily Danes qui montaient, et les jumeaux Kerry. On était presque au début du circuit et seules les places du dernier rang, les plus convoitées, étaient déjà occupées. Les Kerry, qui étaient des faux jumeaux et passaient leur temps à se bagarrer, s'installaient à l'avant-dernier rang et commençaient à se disputer, Emily s'asseyait au milieu et gardait le siège voisin pour sa copine Joanna qui la rejoignait deux arrêts plus loin, John s'installait juste derrière le chauffeur, une place tranquille où il pouvait relire en vitesse ses leçons. Moi je choisisais la place à côté de la fenêtre marquée « Issue de secours », parce que j'aimais pas l'idée de rester coincé dans le car au cas où on aurait eu un accident. À l'avant-dernier arrêt, Tina venait s'asseoir à côté de moi. C'est elle qui avait

décidé qu'on serait copains et c'était quasiment la seule fille qui me parlait. Au début, j'aimais pas trop, parce qu'elle était black et que ma mère m'avait toujours mal parlé des Noirs.

Ce qui nous avait rapprochés, c'était nos prénoms. Je me rappelle que le premier truc qu'elle m'a dit c'est : « Je m'appelle Tina. À cause de Tina Turner, ma mère l'adore. » Et au lieu de hausser les épaules et de me tirer plus loin, comme j'aurais fait dans une circonstance ordinaire, je suis resté et je lui ai expliqué que si moi, je m'appelle Harrison (presque tout le monde dit « Harry », mais mon vrai nom c'est « Harrison ») c'est à cause d'Harrison Ford. Ma mère s'intéresse pas vraiment au ciné mais quand elle était jeune, elle a flashé sur Indiana Jones. Je suppose qu'elle aurait aimé que je lui ressemble. Mais bon, j'étais parti pour parler de l'école, pas d'Harrison Ford. Je me rends compte que c'est pas évident de suivre le fil.

Il y a plein de choses que j'aimais pas à l'école :

1°) Les autres enfants : en général, ils m'aimaient pas non plus. Ils se moquaient de moi parce que j'avais des vêtements vieux et pas très propres. Ma mère récupérait des fringues pour moi à droite à gauche et je l'ai jamais vue raccommoder ni même recoudre un bouton. Les machines à laver aussi, elle les avait récupérées, il y en avait deux qui pourrissaient dehors et

celle qui était sous l'appentis, et qui en principe marchait encore, elle s'en servait pas souvent. Alors j'avais l'air franchement miteux et les autres rigolaient. Et puis ils me trouvaient bizarre, parce que j'arrivais pas à suivre les règles comme eux. Je crois que je leur faisais un peu peur. Du coup ils m'embêtaient pas trop, ils m'évitaient, plutôt. Il y avait que Tina qui voulait bien être ma copine, parce qu'elle non plus, elle était pas au moule.

2°) Les profs : ils m'énervaient, tous. Ceux qui m'engueulaient tout le temps parce que j'étais la preuve vivante que leur truc marchait pas. Ceux qui essayaient de s'intéresser à moi et voulaient me persuader de participer. Ceux qui tâchaient d'oublier que j'étais là. Pour eux, j'étais « un cas » comme a dit Mlle Mifflin. Elle parlait au directeur : « « Ah, oui, Harrison, le petit Travis... lui, c'est vraiment un cas, hein ? » »

3°) Rester assis dans une pièce fermée à longueur de journée, le derrière sur une chaise.

4°) La plupart des trucs qu'on essayait de m'apprendre.

Je crois pas être un idiot : j'ai échappé des tas de fois aux flics qui cherchaient à me coincer, je me suis évadé d'un centre éducatif surveillé, j'ai piloté des voitures, des bateaux et des avions sans jamais avoir pris un seul cours et même les journalistes qui ont écrit des articles vaches sur

moi ont reconnu que j'étais malin. Peut-être pas intelligent, mais malin. Pourtant à l'école je passais pour un mec à l'esprit lent, parce que je m'intéressais pas à toutes leurs salades, que mes cahiers étaient des torchons (quand j'en avais) et que je faisais pas mes devoirs. Ma mère se faisait convoquer mais elle allait jamais aux rendez-vous. Je me souviens d'une fois où, je sais pas sous l'effet de quelle menace, elle s'était finalement déplacée pour rencontrer Mme Burton. J'étais en dernière année de primaire, Donut était mort depuis longtemps déjà, un an et demi au moins. Mme Burton était pas trop mal, pour une prof. Elle était vieille, et elle avait vu défiler beaucoup de gamins. Elle me trouvait « des capacités », comme elle le répétait à ma mère, mais elle se faisait beaucoup de souci à cause de mon comportement et de mon manque complet de travail : l'année suivante, j'allais rentrer au collège, où on serait moins indulgent avec moi, il fallait qu'on m'aide à me discipliner, qu'on surveille mes devoirs à la maison, qu'on contrôle la tenue de mes cahiers... Ma mère l'a pas laissée parler longtemps. Elle s'est mise en rogne et lui a dit que c'était pas la peine de la faire se déplacer pour lui raconter des foutaises pareilles, qu'elle avait besoin des conseils de personne pour m'élever et que si je me tenais mal en classe, c'était pas son problème, les profs avaient qu'à faire leur boulot. Après ça, elle a balancé un truc

du genre : « Bon, j'ai pas que ça à foutre, moi ! » avant de se lever et de m'entraîner dehors. J'étais à la fois gêné pour Mme Burton, qui avait été plutôt correcte avec moi, et réjoui de voir ma mère bousculer toutes les règles de politesse de l'école.

Quelques semaines plus tard, on est venu me chercher en classe pour me faire rencontrer une dame. Sur le moment, j'ai pas trop compris qui c'était, ni pourquoi elle me posait toutes ces questions. Je suppose que c'était une assistante sociale ou un truc du genre. Je me souviens qu'elle m'a demandé ce que j'aimerais changer dans ma vie si je pouvais. J'ai répondu : que ma mère trouve un boulot et achète à manger, au lieu de tout le temps fumer et picoler.

Comme j'ai déjà dit, mon plus gros problème à l'époque, c'est que j'avais toujours faim. Du coup, il y avait quand même une chose que j'aimais bien à l'école : la cantine. Beaucoup d'élèves trouvaient ça mauvais, mais moi je m'empiffrais en me fichant pas mal de leurs regards dégoûtés. Un jour, ce type, Mark Duffy, un mec de ma classe que je pouvais pas encadrer, a renversé la carafe d'eau dans mon assiette. Il l'avait peut-être pas fait exprès, mais il s'est mis à rire. Il aurait pas dû, j'ai pété les plombs. Je l'ai flanqué en bas de sa chaise et j'ai commencé à le bourrer de coups. Si le surveillant m'avait pas arrêté, je l'aurais assommé, je crois.

À cause de la bouffe gâchée, mais il y avait aussi autre chose : ce type, c'était l'élève modèle, le chouchou des profs, son père était directeur d'une agence bancaire de Whitehaven et sa mère avait je sais plus trop quel poste important à la mairie. Chaque fois qu'il posait les yeux sur moi, j'avais l'impression de salir son regard. Alors j'ai cogné.

Je suis costaud et dans une bagarre je peux facilement avoir le dessus, mais je suis pas violent et j'aime pas les embrouilles. Pourtant cette fois-là, j'y suis allé fort. J'ai été puni, bien sûr, une semaine d'exclusion. C'était ni la première ni la dernière fois. Je dois dire qu'avec ma copine Tina, on a fait pas mal de bêtises à l'école. Un jour, on a piqué tous les poissons de l'aquarium installé dans le hall et on est allés les jeter dans le ruisseau qui passe derrière chez elle. On voulait leur rendre la liberté ; en fait ils ont dû crever vite fait, je suppose. Une autre fois, on est entrés dans l'atelier d'arts plastiques et, comme disait la prof, « on a laissé libre cours à notre créativité ». Le résultat était très coloré et franchement original.

Au collège, c'est devenu plus sérieux, je veux dire, au niveau bêtises. Le collège de Westwood est juste de l'autre côté du pont qui relie Maillico Island au continent, de chez ma mère il fallait une heure de bus pour y aller. En général, nous qui venions de l'île on était pas très bien vus par

ceux du continent et les deux groupes se mélangaient pas. Tina et moi, on s'est quand même fait un pote, un mec appelé Bronco Reeves, qui avait deux ans de plus que nous et qui s'était déjà fait une sacrée réputation de fouteur de merde. Il était petit et maigrichon, tout le contraire de moi, mais c'était une sacrée teigne et tout le monde se méfiait de lui. On a fait pas mal de coups ensemble, Bronco, Tina et moi. On a vandalisé le labo, piqué des ordis, tagué les murs. Les profs avaient perdu tout espoir de tirer quelque chose de moi, j'étais devenu leur bête noire. J'ai eu droit à tout : avertissements, commission disciplinaire, soutien scolaire, suivi psychologique. Mais je coopérais pas. Ce que racontaient les profs m'intéressait de moins en moins. À l'occasion, un truc retenait mon attention : une histoire qu'on lisait en cours d'anglais, un cours de sciences sur les animaux, ou la question de savoir comment les avions peuvent voler. Mais la plupart du temps j'essayais même pas d'écouter et tant que je restais tranquille dans mon coin, les profs me fichaient la paix. De plus en plus souvent, je filais dans les bois au lieu de prendre le car scolaire. Là, j'étais bien. Ils sont beaux, les bois de Maillico Island : des érables, des cèdres, avec des nappes de fougères qui s'étendent en dessous. En été, c'est comme des dentelles vertes et fraîches qui vous caressent au passage. Quand j'étais petit, elles étaient plus

hautes que moi, et puis en grandissant j'ai émergé au-dessus, je les ai dépassées, de la tête, des épaules, du buste... Mais il suffit de se baisser et hop, on disparaît. C'est pratique quand on vous court après. J'ai échappé comme ça aux flics quand j'ai planté la Mercedes au Sunset Café. Mais si je me mets à raconter ça, je suppose que je devrai laisser tomber le chapitre sur l'école et me mettre à expliquer comment j'ai commencé à piquer des trucs.

De toute façon, sur l'école, j'ai plus grand-chose à dire : j'y suis allé de moins en moins et les services sociaux ont eu beau enquiquiner ma mère, ça a rien changé. Elle me gueulait dessus un bon coup, en me disant qu'elle en avait marre que je lui attire des emmerdes, mais elle savait bien qu'elle pouvait pas m'obliger à y aller, et de toute façon, elle s'en foutait. Je crois même qu'elle était pas mécontente que je sois une sorte de rebelle et de sauvage, comme elle. L'école, elle avait pas trop aimé non plus. Pour finir, quand je me suis vraiment tiré en dernière année du collège, j'avais presque seize ans et plus personne m'a rien demandé. J'étais juste un peu triste de plus voir Tina et Bronco ; pour le reste, bon débarras. Chapitre école, terminé, on peut passer à la suite. Je vais appeler ça « mes débuts comme voleur ».

Mes débuts comme voleur

J'ai commencé par voler une pizza. J'ai fini par un avion. Mais je parlerai plus tard des avions. La pizza, je m'en souviens bien. Il y avait pas longtemps que Mike était mort et, avec l'arrêt de ses visites, notre frigo avait perdu sa principale source d'approvisionnement. Je grandissais et j'avais faim tout le temps, Donut aussi. Nous traînions aux alentours du trailer, en quête d'un peu de bouffe. Je rendais des petits services à la vieille Mme Jercinski en échange d'un sandwich ou d'un bagel. En fait, je pense qu'elle avait pas vraiment besoin de mes services, mais qu'elle avait plutôt pitié.

Et puis Donut a découvert les richesses que contenait la poubelle des Danes, et moi j'ai découvert leur congélateur. La maison des Danes était grande et elle me paraissait magnifique. Elle était à presque deux kilomètres de chez nous, côté ouest, au bout de Cassidy Lane, pas loin de la plage. Généralement les belles villas du bord de mer appartiennent à des touristes qui viennent à Maillico que l'été, mais les Danes,

eux, vivent sur l'île toute l'année et comme j'ai déjà expliqué, John et Emily, les enfants, prenaient le bus scolaire avec moi. Mme Danes était une mère très différente de la mienne, je pourrais même dire à l'opposé : une mère toujours nette et fraîche et souriante, comme si elle sortait d'une pub pour la lessive à la télé. Elle travaillait le matin à la bibliothèque de Whitehaven et le reste du temps elle se démenait pour que sa maison soit nickel et sa famille bien nourrie. J'aimais bien traîner autour de chez les Danes. Je me plantais dans l'allée gravillonnée qui menait chez eux et par-dessus la haie je regardais M. Danes qui repeignait le portique ou passait la tondeuse et Mme Danes qui traitait ses rosiers. Je restais là, scotché, pendant des heures, je sais pas trop pourquoi, jusqu'au moment où il ou elle me disait : « Harry, ça te dirait une tartine au beurre de cacahuètes ? » ou « une part de cake » ou « un cookie ». Je disais jamais non, bien sûr, j'avais espéré qu'ils allaient me le proposer, mais même sans ça, je serais resté à les regarder. Ils ont plutôt été gentils avec moi, je dois dire, du moins les parents. John et Emily, par contre, ils aimaient pas que je vienne tourner autour de chez eux et ils m'invitaient jamais à jouer. Les quelques fois où Mme Danes m'a fait entrer dans la cuisine, ils étaient furieux, ça se voyait.

C'est comme ça en tout cas que j'ai repéré les lieux, et en particulier la réserve où se trouvait

le congélateur. Parce qu'en plus de l'énorme frigo de la cuisine, ils avaient un congélateur, une grande caisse blanche remplie à ras bord de provisions, un vrai coffre au trésor. La réserve avait une petite porte qui donnait sur le jardin de derrière, là où Mme Danes faisait pousser des herbes qui sentent bon, et cette porte n'était pas fermée à clé. Sur Maillico Island, tout le monde se connaît, les gens sont pas méfiants et ils ont pas l'habitude de se barricader. Maintenant ça a un peu changé, à cause de moi.

Mais à cette époque, la porte des Danes était pas fermée à clé. Ce soir-là, ma mère était spécialement de sale humeur et quand j'ai réclamé à manger, elle m'a envoyé balader : « Tu penses qu'à bouffer et à faire des conneries, dégage ! » voilà ce qu'elle m'a dit en résumé, parce qu'en fait elle a développé le message en lui ajoutant pas mal de grossièretés. Le frigo était vide, à part les bières et un bout de cheesecake tellement pas frais que ça m'a fait reculer. Donut a pas été aussi difficile. « Sale grosse vache », j'ai crié à ma mère et avant qu'elle ait eu le temps de lever son derrière de la banquette, j'étais déjà dehors. C'est là que je me suis rappelé le congélateur des Danes. J'ai couru tout le trajet jusqu'à chez eux. Quand je suis arrivé, les fenêtres étaient éclairées. M. Danes et John étaient au salon en train de regarder la télé, un match de baseball. Emily et sa mère devaient

être en haut. Je me suis faufile dans la réserve, j'avais une sacrée trouille, je m'en souviens, mais j'avais encore plus faim, alors j'ai soulevé le couvercle du congélateur et j'ai attrapé le premier truc qui m'est tombé sous la main : une grosse pizza. Après ça, j'ai filé sur la plage avec Donut, j'ai allumé un feu avec le carton de la boîte et du bois flotté et j'ai fait décongeler la pizza sur des galets. On l'a mangée à moitié froide, à moitié cramée, Donut et moi, c'était délicieux.

J'avais trouvé le filon, un filon inépuisable car le congélateur des Danes paraissait jamais se vider. J'ai pris l'habitude d'aller m'y servir : des cheesecakes, des glaces, des pizzas... C'est possible que les Danes s'en soient rendu compte, mais ils ont fermé les yeux. Je peux dire qu'ils m'aimaient bien, d'une certaine façon. Une fois je les ai entendus qui parlaient de moi en m'appelant « le sauvageon », mais ça m'a pas paru être une insulte, c'était presque affectueux, même. Ils me plaignaient, je pense. En tout cas, c'est comme ça que j'ai pris l'habitude de voler. Pour bouffer.

À partir de ce moment, j'ai compris un truc : ce que j'avais pas, je pouvais le piquer. Et j'avais pas grand-chose. Par exemple, j'avais pas de vélo. Sur Maillico, tout le monde a un vélo. C'est l'idéal pour se déplacer, vu que l'île est petite et plate, avec un tas de routes étroites et de chemins. Mais moi, j'en avais pas, et je devais

vadrouiller à pied. Alors, je me suis débrouillé. Un jour, je devais avoir dans les dix ans, j'ai accompagné ma mère à Whitehaven. On a garé le pick-up devant le Superdiscount et, même si les voitures du parking étaient dans l'ensemble pas terribles, la nôtre était de loin la plus pourrie. Quand elle était devant le trailer, elle paraissait guère mieux que les trois ou quatre épaves qui traînaient autour. Mais elle roulait, quand on avait de l'essence.

Je voulais entrer dans le supermarché et pousser le chariot le long des allées remplies de bouffe. Mais ma mère savait que si elle me laissait faire, j'allais la tanner tout du long pour qu'elle achète ceci ou cela, et qu'on finirait par se battre : moi balançant au passage des trucs dans le chariot et elle me courant derrière en gueulant pour que je les repose. Elle, elle venait surtout pour le rayon bière. Donc elle m'a dit de lui foutre la paix et de l'attendre sur le parking et moi j'ai répondu que si c'était comme ça, je préférais rentrer à pied. Elle a haussé les épaules : quinze bornes, elle pensait que je les ferais pas. Je les aurais faites, j'étais un sacré marcheur pour mon âge. Mais c'est là que j'ai vu le vélo.

C'était un VTT gris métallisé, un peu grand pour moi, mais un super vélo quasi neuf, rien à voir avec la vieille bécane déginglée que j'avais eue quelques années avant et dont le squelette

rouillé finissait de pourrir dans un coin du terrain. Le propriétaire du beau VTT devait d'ailleurs avoir peur qu'on lui pique parce que, de la demi-douzaine d'engins parkés sur les range-vélos, c'était le seul qui avait un antivol. L'antivol était pas costaud, juste un câble pas très épais. Je suis allé prendre les pinces dans le pick-up et je l'ai coupé sans peine. Personne m'a vu faire, par contre comme je sortais du parking en appuyant bien sur les pédales, j'ai croisé la mère Kirby au volant de sa bagnole et elle m'a regardé d'un sale air. Je suis sûr que c'est elle qui m'a dénoncé.

Il était super, ce vélo : il passait partout, il avait plein de vitesses, mais je l'ai pas gardé longtemps. Grâce à la mère Kirby ou à un autre enfoiré, les flics ont débarqué au trailer. Le vélo était planqué dans la remise mais ils ont eu vite fait de le trouver, malgré ma mère qui gueulait qu'elle allait porter plainte pour violation de la propriété privée. Le lieutenant Brown, un type que j'ai eu l'occasion de fréquenter pas mal par la suite, lui a brandi le mandat sous le nez en lui disant de la fermer. « Vous vous êtes pas demandé d'où il sortait ce vélo de luxe, votre fils ? » il lui a fait. Ma mère a répondu en ricanant qu'elle passait pas son temps à me surveiller, que si un type était assez connard pour laisser traîner un « vélo de luxe » c'était bien fait pour sa gueule, qu'on allait pas en faire un fromage parce qu'un

gosse avait voulu faire un tour à vélo et qu'elle avait bien assez d'emmerdes comme ça sans qu'on vienne lui casser les pieds chez elle pour des conneries sans importance, etc. Quand ma mère est lancée, c'est dur de l'arrêter.

Le lieutenant Brown l'a laissée parler en la regardant d'un œil mauvais. Ils ont embarqué le vélo et puis il a fallu qu'on aille à la police, je me rappelle plus si c'était le jour même ou un peu plus tard, pour signer des papiers et écouter le lieutenant Brown nous faire la morale. À ma grande surprise, c'est surtout ma mère qui s'est fait engueuler : ça l'a énervée et en sortant elle m'a fichu une grosse baffe. Elle me frappait pas souvent parce qu'en général elle arrivait pas à me mettre la main dessus, mais là je m'y attendais pas et elle m'a pas loupé. Le lieutenant Brown m'avait dit : « J'espère que ça te servira de leçon. » Et en effet, ça m'a servi de leçon, mais pas vraiment comme il l'entendait : j'ai pas arrêté de voler, seulement j'ai fait gaffe à pas me faire prendre.

Je voudrais quand même dire avant de terminer ce chapitre que je me considère pas tout à fait comme un voleur ordinaire. Je sais pas bien comment expliquer, mais ce que j'ai pris, c'était pas pour en tirer du fric, c'était pour m'en servir tout de suite : j'ai volé de la nourriture pour manger, des voitures pour me déplacer, des iPod pour écouter de la musique, des ordi pour

étudier des trucs, des sacs de couchage pour avoir chaud la nuit. Et des avions pour piloter, mais les avions, il faut que j'en parle dans un chapitre spécial, je crois.

Les avions

Sur Maillico Island et les autres îles du détroit, il y a des aérodromes. Les gens pleins de fric viennent en avion, des fois juste pour le week-end. Les plus riches des plus riches ont leur propre appareil. Des petits avions, bien sûr, depuis le Rans Courier qui ne prend qu'un seul passager, jusqu'au De Havilland Dash qui peut en transporter une quinzaine. Le ciel, au-dessus de l'île, est sillonné par ces coucous qui font la navette avec le continent. Et moi, depuis tout petit, je passe mon temps le nez en l'air à les regarder. Me demandez pas pourquoi, j'en sais trop rien. Je suppose que c'est juste parce qu'à force de vivre sur une petite île, je me sentais coincé. Et j'ai jamais aimé cette sensation. Déjà, dans le trailer, je me trouvais à l'étroit : c'est pas très grand, c'est sûr, et puis ma mère a mis du bordel partout. J'avais une petite chambre, plutôt un recoin fermé par une porte en accordéon au fond du salon-cuisine-salle à manger, avec un lit étroit, un placard, une étagère. Comme j'ai dit, je suis plutôt grand et

costaud et en plus je tiens pas trop en place : du coup, je savais pas où tourner. C'est pour ça que, très vite, j'ai passé le plus de temps possible à cavalier dans les bois. Mais ça me suffisait pas, je connaissais trop l'île, et j'y étais trop connu. Après l'histoire du vélo, il y en a eu d'autres et je commençais à avoir une sale réputation dans le coin. J'en avais marre de tous ces gens, j'aurais voulu planer au niveau des nuages et les regarder de haut, très haut, avant de m'envoler pour l'inconnu.

Je connaissais tous les modèles d'avions qui passaient au-dessus de Maillico, j'étais même capable de les identifier rien qu'en voyant leur silhouette se découper sur le ciel. Les murs de ma chambre étaient tapissés de dessins que j'avais faits d'après un bouquin que j'avais emprunté à la bibliothèque de Whitehaven. Mme Danes me l'avait laissé emporter, même si j'avais pas la carte, et je l'avais gardé longtemps, bien plus longtemps que ce qu'elle m'avait dit. Quand j'ai eu dessiné tous les avions et appris par cœur leurs caractéristiques, je l'ai ramené.

J'avais aussi toute une collection de modèles réduits, alignés sur mon étagère et sur le haut de mon placard. Le premier, c'est Mike qui me l'avait offert : un Messerschmitt. Pendant des années, c'est le seul que j'aie eu et puis j'ai découvert le magasin de Whitehaven qui en

vendait : j'ai piqué un Fokker, un Zero japonais, un deuxième Messerschmitt. Et une fois où ma mère s'est souvenue de mon anniversaire elle m'a acheté un P-38 Lightning et un SPAD. Quand je réussissais à me procurer de l'argent, je complétais ma collection grâce à des catalogues : j'ai fini par avoir vingt-huit modèles différents. Mais, même si je pouvais passer des heures à les examiner, au bout d'un temps ça me suffisait plus.

Alors je me suis mis à traîner autour de l'aérodrome aussi souvent que je pouvais, surtout le vendredi, et je regardais décoller et se poser les avionnettes qui amenaient les touristes du week-end. Les pilotes ont fini par me repérer, certains étaient sympas avec moi, ils répondaient à mes questions et me permettaient d'approcher leur appareil.

Je me souviens très bien de la première fois où l'un d'eux m'a laissé grimper dans le cock-pit. C'était un Cessna 340S, avec lequel le type faisait souvent la navette entre le continent et Maillico. Ses parents avaient une super baraque à Asten Bay, pas très loin de chez nous. Le mec – il s'appelait Peter – était jeune, vingt-cinq, trente ans au plus, et l'avion lui appartenait, à lui, en personne. Il s'en servait pour se balader et aussi pour ses déplacements d'affaires, il m'a dit. « Quelles affaires ? » j'ai demandé. Peter a rigolé : « Les affaires de mon père, en fait. » Je savais déjà que dans la vie on démarre pas

tous la course sur la même ligne de départ, mais lui, il avait vraiment une sacrée longueur d'avance sur moi. En dehors de ça, c'était un mec sympa : il m'a installé à la place du pilote et il m'a montré vite fait les différentes commandes. J'étais fasciné par le tableau de bord, j'ai essayé d'enregistrer ses explications et de repérer l'essentiel. C'est là qu'il m'a dit un truc que j'ai jamais oublié : « Piloter un avion, ça a l'air compliqué, mais au fond c'est à la portée de n'importe qui, à condition de pas avoir peur de s'envoler. » Je me suis rendu compte par la suite que c'était pas tout à fait aussi simple, mais en gros, il avait pas tort.

Au moment où j'ai connu Peter, j'étais trop gamin pour faire autre chose que rêvasser et piquer les revues d'aviation qui traînaient au club house de l'aérodrome. C'est seulement quelques années plus tard, pendant ma deuxième cavale, que j'ai sérieusement étudié la question du pilotage et que je me suis retrouvé ensuite aux commandes d'un avion, et ça, ç'a vraiment été le moment le plus fort de ma vie, mais faut quand même que j'essaie de raconter les choses dans l'ordre. Avant que je me retrouve dans le cockpit du premier Cessna que j'ai piqué, j'ai eu le temps de faire pas mal d'autres bêtises. Alors pour le moment je vais laisser tomber le chapitre avions, même si je pourrais en écrire des pages là-dessus, et je vais raconter la suite.

Comment je suis parti en cavale

Après l'histoire du vélo, j'ai continué à voler des trucs. À l'école je piquais des feutres pour mes dessins d'avions, de la bouffe ou du fric dans les sacs des autres, différents trucs qui me plaisaient, comme le poster accroché dans un couloir qui représentait Maillico vue du ciel. Je l'ai mis au mur de ma chambre, avec mes dessins et mes photos d'avions. Je ramassais aussi pas mal de trucs que les gens avaient laissé traîner dans leur jardin : trottinette, ballon, casquette, outils...

Dans les magasins, je volais surtout de la bouffe. Les vigiles des supermarchés m'avaient à l'œil, et c'était nettement plus risqué que le congélateur des Danes, où je continuais à aller piocher régulièrement. Mais je voulais quand même pas abuser, car les Danes étaient plutôt cool avec moi, c'est pour ça que j'allais de plus en plus souvent dans les rayons du discount ou du Freshmarket. Un peu plus tard, vers les douze-treize ans, j'ai aussi volé des fringues. Quand j'étais gamin, ça m'était égal ce que

je portais, et ceux qui se moquaient de mes vêtements pas frais, je les faisais taire à coups de poing. Mais au collège j'ai commencé à avoir honte d'être habillé comme un clodo. Heureusement, à ce moment-là, j'avais rencontré mon pote Bronco et, grâce à lui, je pouvais me procurer ce qu'il me fallait. Si j'ai appris quelque chose pendant mes années au collège, c'est à améliorer ma technique pour piquer dans les magasins et je dois dire que Bronco a été un bon prof. Comme il était grillé dans la plupart des centres commerciaux de Westwood, c'est moi qui me chargeais de l'exécution : pendant qu'il s'embrouillait avec les vendeurs et les vigiles, j'escamotais en douce la marchandise. En dehors des fringues, on visait surtout les lunettes de soleil, les CD, les jeux vidéo. On empruntait des bagnoles, aussi. Bronco était un as du démarrage sans clé et je suis devenu moi aussi pas mauvais. On allait faire un petit tour dans les environs, jamais bien loin, juste histoire de s'entraîner à conduire, et on abandonnait ensuite la voiture dans un coin tranquille.

J'ai quand même fini par me faire choper de plus en plus souvent, et à chaque fois le même cirque se répétait : le lieutenant Brown convoquait ma mère, il nous faisait la leçon, d'un air de plus en plus désabusé au fil du temps, puis j'étais condamné à un travail d'intérêt général, et on me prévenait que si ça se reproduisait

je risquais une vraie condamnation. Je haussais les épaules et j'exécutais ma punition en y mettant le plus de mauvaise volonté possible. J'ai déchargé des cartons pour les magasins où j'avais volé, j'ai fait du nettoyage à l'école, ou des petits travaux chez les gens à qui j'avais piqué des trucs. J'ai aussi fait plusieurs petits séjours au Harvey Juvenile Hall, un centre éducatif pour les jeunes mineurs qui avaient fait « des bêtises ». Là-bas, je me tenais peinard et à côté des petits durs qui fréquentaient le centre je passais pour un gentil. Au bout de deux-trois semaines, quatre maxi, on me laissait rentrer chez moi.

Mais la liste de mes ennuis avec le bureau du shérif de Maillico continuait à s'allonger et j'ai fini par avoir quinze ans ; je pouvais plus compter sur l'indulgence qu'on accorde aux enfants. J'ai reçu une convocation au tribunal et je savais bien ce qui m'attendait : me retrouver bouclé dans un centre éducatif beaucoup moins cool que le Harvey Juvenile Hall, et pour beaucoup plus longtemps. Alors, la veille du jour où on devait partir à Seattle pour se présenter devant le juge, je me suis tiré.

On était en juillet, et vivre dehors était pas un problème. J'ai pris mon sac de couchage, le peu de bouffe qui traînait, ma lampe de poche, et je suis parti dans les bois. J'ai laissé une petite lettre à ma mère, du genre : *J'ai pas envie de me*

retrouver enfermé, je préfère me planquer. Je vais me débrouiller, t'inquiète pas. Je savais qu'elle s'inquiéterait pas de toute façon, mais bon. Je savais aussi qu'elle irait pas cracher aux flics que j'étais dans les parages : ma mère a ses défauts, mais c'est pas une balance. Elle était prête à passer des mois sans savoir où j'étais plutôt que de coopérer avec la police, j'en étais sûr.

C'était bien, ce premier été en cavale. Je me suis trouvé un coin super, pas très loin de Blue Moon Beach, à deux kilomètres environ vers l'intérieur. Il y avait de grands cèdres avec de longues branches horizontales à deux-trois mètres de haut, sur lesquelles j'ai installé des bâches plastique que j'avais piquées sur des tas de bois, et voilà, j'avais un abri en cas de pluie. Le sol était couvert d'une mousse épaisse, plutôt confortable une fois débarrassée des cailloux et bouts de bois. La nuit j'allais traîner autour des baraques de Blue Moon Beach et je ramassais des trucs pour améliorer mon installation : un matelas de transat, une serviette de bain, des magazines, des outils, un réchaud à gaz. De temps en temps je bougeais mon campement de place pour éviter de me faire repérer. Le shérif avait collé des avis de recherche sur les abris des arrêts de bus ; j'en avais déjà arraché trois ou quatre sur Cassidy Lane et West Maillico Drive, et je supposais qu'il en avait placardé un peu partout

sur l'île. C'était bizarre de voir ma tête sur ces affiches. La photo datait de deux ans, elle avait été prise pendant un de mes séjours au Harvey Juvenile Hall, mais on me reconnaissait bien.

J'ai passé l'été dans les bois, en changeant régulièrement de planque et en tâchant de me faire oublier. J'allais sur les plages tôt le matin, avant que les touristes arrivent. Je me baignais vite fait, je suis pas un fan de l'eau, surtout qu'elle est froide dans le coin. La journée, je restais peinard, je lisais des magazines, j'arrangeais mon abri, je repérais les lieux où je pouvais trouver des trucs intéressants. Il y avait une famille qui partait à la plage tous les après-midi en planquant la clé de la maison dans un bac de fleurs près de l'entrée : j'attendais qu'ils soient hors de vue et je me glissais dans leur cuisine. Je faisais attention à ne pas prendre trop de bouffe d'un coup, pour éviter qu'ils se méfient. Pendant deux semaines, j'ai mangé en grande partie grâce à eux. D'autres ne fermaient pas leur porte la nuit et, à condition qu'ils aient pas de chien, la voie était libre jusqu'à leur frigo. Je rigolais des fois en imaginant les scènes chez eux :

– Qui a mangé le reste du cheesecake ? C'est toi, John (ou Mark ou Julie), avoue !

– Non, m'man, j'te jure, c'est pas moi !

– Enfin, ce gâteau a pas disparu tout seul, tu me prends pour une idiote ou quoi ? Et en plus, tu mens !

Et le gamin qui pleurniche :

– Non, c'est pas moi, c'est pas moi.

Mais j'évitais de piquer des objets de valeur, je voulais pas que les gens aillent déposer plainte au bureau du shérif et qu'on fasse le lien avec moi.

Courant septembre, les touristes se sont barrés. Les belles baraques de bord de mer étaient vides et fermées, et pour la plupart elles allaient le rester pendant de longs mois. Quand il s'est mis à pleuvoir et à faire froid, j'ai eu que l'embarras du choix pour squatter, même après avoir éliminé celles qui s'ouvraient parfois le week-end, celles qui étaient trop bien barricadées et celles qui étaient pas assez à l'écart. Il y a des journalistes qui m'ont comparé à Boucle d'or, comme dans l'histoire de *Boucle d'or et les trois ours*, parce que je m'installais dans les maisons des autres ; ça m'a fait marrer, même si c'est plutôt n'importe quoi parce que j'ai vraiment rien d'une petite fille aux cheveux bouclés et que les ours, j'en ai pas vu la queue d'un... enfin si, j'en ai vu un une fois, mais c'était bien plus tard et pas dans une maison, et cette fois-là, je peux vous dire que j'ai pas du tout réagi comme cette créatine de Boucle d'or qui détaille en braillant dès que les ours se pointent. Mais on en est pas du tout là encore : pour en revenir à la suite de cette première cavale, je vais raconter plus en détail comment ça s'est passé, et comment ça a fini.

La fin de ma première cavale

Je me suis installé pour commencer dans une villa assez ancienne près d'Elger Bay. C'était une maison très jolie, toute bleu et blanc à l'intérieur, avec des canapés moelleux, une arrière-cuisine pleine de provisions, une grande télé au salon. Un escalier peint en blanc montait aux chambres : il y en avait quatre, j'ai pris la plus belle, celle des parents. J'ai pas eu de mal à dénicher le compteur électrique et comme ça, j'avais tout le confort.

J'adorais cette maison, jamais j'avais habité dans un endroit aussi agréable, mais faut dire que question logement je connaissais que le trailer déglingué de ma mère et le Harvey Juvenile Hall, alors c'est pas très étonnant que j'aie été épaté par une baraque comme celle-là. Et puis j'aimais bien les proprios aussi. Bien sûr, je les avais pas rencontrés, mais j'avais l'impression pourtant de bien les connaître. C'est dingue ce qu'on apprend sur les gens en occupant leur maison. Ils s'appelaient Mac Avoy, comme indiqué sur la boîte aux lettres et sur les paperasses

que j'avais trouvées. Les photos dispersées dans la maison les montraient comme une famille saine et souriante. C'était un couple plus très jeune, dans les quarante ans, avec trois enfants qui apparaissaient à différents âges. D'après les photos les plus récentes ils devaient avoir entre dix et quatorze ans environ. Le père était un blond à lunettes avec un sourire timide, alors que sa femme, une brune assez jolie malgré son nez trop long, avait un air décidé et plaisant. Dans la famille Mac Avoy on aimait le Monopoly et les dames, les films de Gene Kelly, la série *24 Heures*, la planche à voile, les magazines de déco, le maïs en boîte, les mangues au sirop, les brosses à dents électriques, les couvre-lits en patchwork, les tasses avec des dessins rigolos et les tableaux de bateaux. L'aîné des garçons avait des jeux assez sympas et j'ai passé pas mal de temps sur sa console : c'était un modèle déjà ancien, le plus récent, il devait l'avoir dans sa résidence principale, mais moi, ça me suffisait amplement, vu que j'en avais pas du tout.

Au bout de quelques semaines, je me sentais tellement chez moi que j'avais presque l'impression de faire partie de la famille Mac Avoy. J'avais pris mes petites habitudes et je serais bien resté, mais je savais que c'était pas prudent. Avant de partir, j'ai remis la maison en état du mieux que j'ai pu, j'ai même scotché un plastique sur le velux que j'avais pété pour entrer.

Ces Mac Avoy, je les avais trouvés sympas. Je leur ai rien piqué en partant.

Après ça, j'ai essayé de squatter dans une baraque isolée qui donnait sur Crescent Beach, mais j'ai pas réussi à démarrer le chauffage, alors je suis pas resté très longtemps. J'ai fait plusieurs maisons ensuite, tantôt sur la côte est, tantôt sur la côte ouest. Je me souviens bien d'une, très moderne et super luxueuse. Il y avait une baignoire à remous dans laquelle j'ai trempé pas mal de temps en sirotant du punch : la grande classe ! Les proprios devaient être blindés de thune, car ils avaient laissé tout un tas de matériel de prix : un appareil photo digital, deux ordi portables, des bijoux qui étaient en toc mais devaient quand même valoir cher, des fringues de marque. Je me serais bien installé là pour un moment, quoique la maison ait finalement été moins cosy que celle des Mac Avoy, mais je me suis dit que c'était le genre d'endroit où de temps en temps un gardien ou une femme de ménage devait venir faire un tour, alors je suis parti chercher un logement plus modeste. En partant j'ai emporté des fringues, un ordi portable et une carte de crédit que j'avais trouvée dans la poche d'une veste. Ce genre de personnes ont des tas de comptes en banque et de cartes, alors une de plus ou de moins, ils s'en aperçoivent même pas.

J'ai testé la carte tout de suite. Au carrefour de Wild Ridge et la Transversale, il y a un arrêt de bus et une cabine téléphonique. J'ai appelé Deliv'pizza et j'ai commandé une grande chorizo-poivron ; le type a eu l'air surpris par l'adresse de livraison, mais une demi-heure après, le livreur était là sur son deux-roues. Quand j'ai vu qu'il y avait pas d'embrouilles, je suis sorti de derrière l'abribus et j'ai pris ma pizza ; apparemment le paiement s'était fait sans problème. J'ai même filé un dollar de pourboire au mec. Il m'a pas spécialement dévisagé, il avait pas fait le rapport entre les affiches du shérif, si tant est qu'il en reste encore de placardées, et ce mec qui voulait manger une pizza en attendant le bus. Dès qu'il a filé, je me suis enfoncé dans les bois pour déguster ma chorizo-poivron. Après les conserves et les pâtes dont je me nourrissais depuis le début de ma cavale, je l'ai trouvée encore meilleure que d'habitude.

C'était super, je pouvais commander ce que je voulais grâce à cette carte. Je me contentais de trucs pas très chers pour que le proprio se rende pas trop vite compte de l'arnaque. Le seul problème c'est que je prenais des risques en me faisant livrer. Mais la tentation était trop forte : j'ai commandé des lunettes infrarouges, un GPS, des magazines d'aviation, et un logiciel qui permet d'effacer les traces de sa navigation sur le Net.

Avec l'hiver qui était arrivé, je passais de plus en plus de temps sur les ordis des maisons que je squattais, des journées ou des nuits entières. Ça m'a permis d'apprendre pas mal de trucs intéressants, surtout sur les avions. J'ai commandé un manuel de pilotage et je l'ai étudié à fond. C'est marrant, moi qui n'avais jamais rien foutu à l'école, je me rendais compte que quand je voulais je pouvais comprendre et retenir des explications même compliquées. Je suppose que c'était ça que les profs voulaient dire quand ils rabâchaient à longueur de bulletins que « j'exploitais pas mon potentiel ». J'ai aussi découvert les simulateurs de vol et je me suis entraîné comme un fou, surtout sur des Cessna. C'est pour ça que quand j'ai eu le choix, c'est des Cessna que j'ai piqués. C'était génial, je m'y croyais presque, j'étais dans le cockpit, manoeuvrant mon engin en plein ciel, rasant la cime des montagnes, plongeant en piqué avant de redresser *in extremis*, me posant sur d'étroites pistes avec de plus en plus de maîtrise. Bon, j'avoue que le jour où j'ai piloté pour de bon, je m'en suis pas aussi bien sorti, mais devant l'écran je gérais.

J'étais complètement seul, et ça me gênait pas.

Ma cavale a duré sept mois, de juillet à février. Pendant ces sept mois, je suis retourné

au trailer trois fois, si je me souviens bien. J'avais trouvé dans le garage d'une baraque un super VTT, encore plus beau que celui que j'avais piqué à dix ans sur le parking du supermarché, et j'en ai profité pour faire un saut jusqu'à Cassidy Lane un soir. J'avais peur de tomber sur Dave, le mec que ma mère fréquentait depuis quelque temps, mais elle était seule, et pas très fraîche en cette fin de soirée. Elle somnolait devant la télé en vidant des bières, comme d'habitude, mais elle a eu l'air contente de me voir.

– Ah ben, t'es toujours dans les parages, alors? elle m'a fait. Le lieutenant Brown et le shérif pensent que t'es sur le continent, vu qu'ils ont pas réussi à te mettre la main dessus.

– Non, m'man, j'ai pas bougé de Maillico, c'est juste que je suis plus malin qu'eux, j'ai dit.

Ça l'a fait rigoler et puis elle m'a dit qu'ils n'avaient pas arrêté de venir l'emmerder avec leurs questions : si j'avais téléphoné, si elle avait une idée de là où je me cachais. Mais bien sûr elle les avait envoyés balader. J'ai bu une bière avec elle, même si j'aime pas trop ça, et puis je suis allé dormir dans ma piaule. Après les belles baraques où j'avais squatté, le trailer me paraissait vraiment minable, minuscule et crasseux et j'ai pas été si content que j'aurais cru de retrouver mes affaires.

La fois d'après, Dave était là et je suis pas resté dormir. On s'est jamais bien entendus, lui

et moi, rien à voir avec Mike. Dave est comme ma mère, il passe tout son temps à fumer, à siffler des bières et à cracher sur tout et tout le monde. Depuis qu'il s'est installé, le trailer est encore plus dégueulasse. Comme il touche une petite pension d'invalidité, je pense que ça arrange ma mère qu'il soit là. Pourtant, il est pas trop attirant : avec son grand corps maigre tout voûté et ses cheveux gris qui lui pendent dans le dos, on dirait une espèce de vieux sorcier. Enfin bon, c'est pas mes oignons.

La dernière fois où je suis passé au trailer, Dave était toujours là. Il faisait brûler un tas de saloperies dans un coin du terrain, ça puait. L'haleine de ma mère aussi puait. Elle était dans un de ses mauvais jours, je l'ai vu tout de suite. Elle m'a même pas remercié pour la bouteille de whisky et les conserves. Pourtant c'était du bon whisky, sorti tout droit du bar bien fourni de la villa où je squattais, et la bouteille était à peine entamée.

– Arrête de venir traîner par ici, Harrison, elle m'a dit (ma mère m'appelle toujours Harrison, jamais Harry). Le shérif était encore là la semaine dernière à m'emmerder à cause de toi et moi, tout ce que je veux, c'est qu'on me foute la paix. Alors barre-toi de Maillico et va faire tes conneries sur le continent.

Dave s'est ramené et il s'y est mis lui aussi, mais il aurait pas dû me conseiller de me rendre

à la police, parce que ma mère lui est tombée dessus et l'a traité de tous les noms. Quand j'ai vu comment ça tournait, j'ai préféré me barrer et les laisser s'engueuler. Après tout, qu'est-ce que je m'en foutais que ça soit Noël, Noël c'est un jour comme les autres, hein. De toute façon, on l'avait jamais trop fêté, même quand j'étais petit. Ma mère, les sapins décorés, les repas de famille, les histoires de Père Noël et les cadeaux dans les souliers, ç'a jamais été son genre, c'est sûr. Du temps de Mike, on a quand même eu un sapin : un petit truc artificiel en plastique blanc, pré-décoré, qu'il avait amené. Le sapin a traîné quelques mois dans un coin, puis un jour ma mère l'a foutu dehors parce que ça encombrait. Je l'ai installé dans l'épave de la Chevrolet, parce que je le trouvais joli, et quand Donut est mort je l'ai planté sur sa tombe. Je crois que j'espérais qu'il allait se mettre à pousser et devenir un vrai arbre, comme dans une histoire de Noël à la con qu'on nous avait lue à l'école, et que ce serait une espèce de signe que Donut était pas tout à fait mort, mais bien sûr, tout ça, c'est bidon. Dans la réalité les sapins en plastoc finissent brûlés sur un tas d'ordures et quand on est mort, on est mort.

Mais pour en revenir à ce Noël d'il y a trois ans, je suis reparti sans même leur dire « Joyeux Noël » ni rien. Eux, je crois qu'ils savaient même pas quel jour on était, de toute façon. Par contre

j'ai vu en passant derrière chez les Danes que Mme Danes avait mis le paquet sur les décos, comme d'habitude.

Je m'étais replié à ce moment-là dans une villa pas terrible, mais bien à l'écart, car pendant les fêtes pas mal de touristes revenaient ouvrir les maisons et il fallait que je fasse gaffe. Je me souviens que ce soir-là je me suis fait un gros plat de spaghettis sauce bolognaise. J'ai même ouvert une bouteille de vin rouge, mais après que je me suis forcé à en avaler deux verres, j'ai arrêté. J'ai mis la télé et ils passaient *It's a Wonderful Life*. Je sais, c'est LE film de Noël que tout le monde connaît par cœur mais moi je l'avais jamais vu, du moins pas en entier. Ça m'a plu, l'histoire de ce mec qui veut se suicider et que l'ange fait changer d'avis en lui montrant comment serait sa ville s'il avait jamais existé. Quand le mec se rend compte que grâce à lui les choses vont bien mieux et qu'il a vraiment fait la différence, il renonce à foutre sa vie en l'air. Ça m'a fait réfléchir, cette histoire : et si moi, j'avais jamais existé, qu'est-ce que ça changerait ? je me suis demandé. Réponse : rien. Ma mère picolerait ni plus ni moins, et peut-être que Donut serait toujours en vie, avec un maître qui pourrait le soigner et le nourrir mieux que j'avais fait. Et puis au bureau du

shérif de Maillico, ils seraient davantage peinarads. C'est tout.

Je dois dire que je les occupais bien, le shérif et ses hommes. Plusieurs proprios des maisons où j'avais squatté durant l'automne avaient dû découvrir mes traces en revenant chez eux pour Noël et porter plainte. Les flics se doutaient que c'était moi et ils étaient sur les dents. C'est dans une maison que je me suis fait prendre, le 18 février. J'étais installé dans cette villa de la côte est depuis deux ou trois nuits et tout se passait bien : j'avais mis en marche le compteur électrique sans problème, l'eau chaude coulait à flot et ma chambre possédait télé, ordi, PlayStation. Il faisait froid et moche, et j'avais pas trop envie de vadrouiller dehors, alors je me suis connecté au simulateur de vol « Flight Sensation » et je me suis complètement absorbé dans le truc, au point de m'abrutir. Je faisais toujours gaffe d'habitude de pas allumer de lumière visible de la rue, mais là, après avoir joué une bonne partie de la journée sans penser à bouffer, j'ai eu soudain très faim. Je suis allé dans la cuisine, il faisait déjà presque nuit et j'ai pressé l'interrupteur. Après tout, il y avait personne dans le coin en hiver, qui allait remarquer que la fenêtre était éclairée ? Mais voilà, quelqu'un l'a remarqué. J'étais en train de me préparer un chocolat en guise de dessert quand une grosse voix sortie d'un mégaphone m'a fait faire un

bond. C'était le shérif, qui m'ordonnait de sortir sans résister. Il devait avoir peur que je sois armé. J'aurais pu l'être, parce que dans plusieurs des maisons où j'avais dormi j'avais trouvé un flingue planqué, en général dans la table de nuit, mais je les avais jamais pris. Je savais que ça m'attirerait de gros ennuis et puis j'avais pas du tout envie de m'en servir. Non, j'ai toujours préféré me tirer en douce plutôt que me battre, et c'est ce que j'ai essayé de faire cette fois aussi, mais quand j'ai voulu me glisser par la porte de derrière, deux hommes du shérif me sont tombés dessus. J'ai pas résisté, je me rends compte quand j'ai perdu. Ils m'ont passé les menottes. Le shérif était tout content : « Bon sang, il a dit, depuis le temps qu'on te courait après ! Mais là, fini de courir, mon gars, avec toutes les plaintes déposées à travers l'île ces six derniers mois, tu vas rester un moment entre quatre murs, je te préviens. » Le lieutenant Brown était là aussi, mais il avait l'air plus triste que content. Il a juste dit : « Ça devait finir comme ça. On va prévenir ta mère. » Et voilà, fin de ma première cavale.

Maintenant, il faut que j'en arrive à mon année à Riverview, et j'ai pas très envie, parce que ç'a été la pire année de ma vie, je crois bien, alors je pense que je vais pas trop m'attarder sur l'épisode : ça m'a paru assez long comme ça quand j'y étais, je vais pas traîner des pages

et des pages dessus. De toute façon, il y a pas grand-chose à en dire, tous les jours se ressemblaient, là-bas.